

La Mnéde
22 novembre 2013

Traduire ? Impossible, donc exaltant !



LONGTEMPS, on a traduit sans vraiment réfléchir. L'essentiel, croyait-on, était simplement de

fournir une nouvelle version de l'œuvre. Belle infidèle ou scrupuleuse laideronne, peu importait. Cette candeur a laissé place, depuis belle lurette, à quantité de questions et d'analyses. Méthodes, limites, enjeux culturels, évolutions historiques, tout est passé au peigne fin. Depuis Friedrich Schleiermacher, au début du XIX^e siècle, jusqu'à Jacques Derrida et Antoine Berman de nos jours, en passant notamment par Walter Benjamin, on n'a cessé de scruter ce qui est traduisible et ce qui ne l'est pas, de s'interroger sur ce que traduire veut dire, implique ou ignore.

Dans ce vaste chœur, un petit texte de 1937 joue sa partition à l'écart, merveille de charme subtil et d'intelligence déliée. Il s'intitule

Misère et splendeur de la traduction et parut d'abord en espagnol, sa langue d'origine, en cinq livraisons, dans le journal argentin *La Nación*.

Exilé à Paris, en proie à de graves difficultés financières, le philosophe et journaliste Ortega y Gasset (1883-1955) l'aurait écrit sur une table de cuisine, histoire de gagner quelques sous. Cela n'empêche pas ce dialogue imaginaire d'être important et alerte, donc recommandable. La scène est censée se situer à Paris, au Collège de France, dans un bureau où le narrateur converse avec le

philosophe et historien Jean Baruzi (1881-1953), ainsi qu'avec un « grand maître appartenant à la nouvelle génération de linguistes », qui ressemble fort à Emile

Benveniste (1902-1976), élu cette année-là.

D'entrée de jeu, Ortega y Gasset soutient que la traduction est par essence tâche utopique, irréalisable. En effet, le travail d'un écrivain « consiste à faire subir continuellement de petites érosions à la grammaire, l'usage établi, la norme linguistique en vigueur ». Ces transgressions microscopiques, le traducteur les abrase ou les annule – par conformisme personnel, ou par impossibilité d'inventer, dans sa langue, un écart semblable.

Dialogues platoniciens

Tout l'intérêt de cet échange lumineux est de ne pas se contenter de ce constat. Car ce qui fait la richesse et la grandeur de la traduction, c'est bien de se confronter indéfiniment à ce défi. Traduire est impossible ? Donc il faut s'y appliquer ! Parce que la traduction est vouée à l'inachèvement, à l'approximation, à l'imperfec-

Figures libres

ROGER-POL DROIT

tion, elle doit être poursuivie, indéfiniment. La plupart des choses humaines sont dans le même cas... Semblable à certains dialogues platoniciens, le texte laisse ouverte la conclusion, confiant au lecteur le soin de tirer sa leçon. Parmi celles qui s'esquissent, on retiendra comment plusieurs traductions valent mieux qu'une, car les œuvres exigent plusieurs lectures, dont chacune répond à un parti pris distinct.

Ajoutons que cette publication inaugure une nouvelle collection, dirigée par Jean-René Ladmiraal et Jean-Yves Masson, consacrée à des travaux sur la traduction. Bien qu'intitulée « Traductologiques » – plus laid, tu meurs ! –, elle s'ouvre sur un texte bien élégant. Finalement, il est édité à Paris avec à peine quatre-vingts ans de retard. Serait-ce parce que, comme le souligne Ortega y Gasset, « en France, toute conversation se doit d'éviter l'essentiel » ? ■